LES « CREUX » DU SOCIAL

*De l'indéterminé
dans un monde se globalisant*

site : www.librairieharmattan.com
e.mail : harmattan1@wanadoo.fr

© L'Harmattan, 2005
ISBN : 2-7475-9229-4
EAN : 9782747592291

BERNARD GANNE ET GLYSI-SAFA

LES « CREUX » DU SOCIAL

*De l'indéterminé
dans un monde se globalisant*

L'Harmattan

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Könyvesbolt
Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

Espace L'Harmattan Kinshasa
Fac. des Sc. Sociales, Pol. et
Adm. ; BP243, KIN XI
Université de Kinshasa – RDC

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisti, 15
10124 Torino
ITALIE

L'Harmattan Burkina Faso
1200 logements villa 96
12B2260
Ouagadougou 12

Logiques Sociales

Collection dirigée par Bruno Péquignot

En réunissant des chercheurs, des praticiens et des essayistes, même si la dominante reste universitaire, la collection *Logiques Sociales* entend favoriser les liens entre la recherche non finalisée et l'action sociale.

En laissant toute liberté théorique aux auteurs, elle cherche à promouvoir les recherches qui partent d'un terrain, d'une enquête ou d'une expérience qui augmentent la connaissance empirique des phénomènes sociaux ou qui proposent une innovation méthodologique ou théorique, voire une réévaluation de méthodes ou de systèmes conceptuels classiques.

Déjà parus

Catherine DUTHEIL PESSIN, Alain PESSIN, Pascale ANCEL (Textes réunis par), *Rites et rythmes de l'œuvre I*, 2005.

Catherine DUTHEIL PESSIN, Alain PESSIN, Pascale ANCEL (Textes réunis par), *Rites et rythmes de l'œuvre II*, 2005.

Béatrice APPAY, *La dictature du succès*, 2005.

France PARAMELLE, *Histoire des idées en criminologie au XIX^{ème} et au XX^{ème} siècle*, 2005.

Francis LEBON, *Une politique de l'enfance, du patronage au centre de loisirs*, 2005.

Werner GEPHART, *Voyages sociologiques France-Allemagne* (en collaboration avec Vanessa Bressler), 2005.

Alexis ROSENBAUM, *La peur de l'infériorité*, 2005.

Jean STOETZEL, *Théorie des opinions*, 2005.

Gheorghe FULGA, *Connaissance sociale et pouvoir politique*, 2005.

Audrey ROBIN, *Une sociologie du « beau "sexe fort" »*. *L'homme et les soins de beauté, de hier à aujourd'hui*, 2005.

Yves de la HAYE, *Journalisme, mode d'emploi. Des manières d'écrire l'actualité*, 2005.

Monique ROBIN et Eugénia RATIU (dir.), *Transitions et rapports à l'espace*, 2005.

Mariana LUZZI, *Réinventer le marché ? Les clubs de troc face à la crise en Argentine*, 2005.

P. NICOLAS-LE STRAT, *L'expérience de l'intermittence dans les champs de l'art, du social et de la recherche*, 2005.

SOUS LA DIRECTION DE BERNARD GANNE

Contributions de :

*Bernard Ganne, Dietrich Hoss, Odile Journet-Diallo,
Claude Giraud, Bruno Milly, Yannick Sencébé,
Béatrice Maurines, Philippe Bernoux,
Patrick Rozenblatt, Estelle Bonnet*

Les « creux » du social

*De l'indéterminé
dans un monde se globalisant*

SOMMAIRE

Introduction

Bernard Ganne.....9

PREMIÈRE PARTIE : PERSPECTIVES THÉORIQUES

CHAPITRE 1

Pour une heuristique du lien faible, des formes en creux du social et du commun dans un monde se globalisant

Bernard Ganne.....17

CHAPITRE 2

La « dialectique négative » de la « société en réseaux » ou L'actualité d'une certaine approche allemande

Dietrich Hoss37

CHAPITRE 3

Variations anthropologiques autour de la métaphore du creux

Odile Journet-Diallo.....55

CHAPITRE 4

À propos de l'indifférence et de l'envie

Claude Giraud.....79

CHAPITRE 5

Les « nouvelles » qualités du social : transformations du social ou fin d'un aveuglement ?

Bruno Milly99

SECONDE PARTIE : APPROCHES APPLIQUÉES

CHAPITRE 6

Absences et présences aux lieux : la dialectique territoriale des espaces en creux

Yannick Sencébé 127

CHAPITRE 7

L'académie : une bureaucratie productrice d'indifférence ?

Claude Giraud 159

CHAPITRE 8

La confiance comme forme sociale incertaine dans les systèmes industriels territorialisés

Béatrice Maurines 177

CHAPITRE 9

Organisations et impondérables

Philippe Bernoux 217

CHAPITRE 10

Travail, solidarité et syndicalisme : un processus conflictuel fait de pleins et de creux

Patrick Rozenblatt 241

CHAPITRE 11

La qualité, le temps et l'espace. Des représentations concurrentes aux possibles ajustements

Estelle Bonnet 259

INTRODUCTION

Bernard Ganne

Ce livre est né d'une perception : celle du décalage qui semble se creuser aujourd'hui entre les formes de vie sociale qui émergent, interfèrent, se mixent, s'épanouissent ou s'évanouissent dans un monde dont on dit qu'il s'accélère et se globalise et les lectures qui peuvent aujourd'hui être faites dans ce contexte des formes et de la nature des transformations du lien social. La sociologie a du mal avec la « postmodernité » : elle semble parfois plus à l'aise pour caractériser ce qui disparaît que ce qui advient : « dés-agrégations », « dé-structurations », « dis-sonances » « dés-affiliations » ont ainsi pu souvent constituer les maîtres-mots de ces dernières années, cherchant à rendre compte avec lucidité de tous ces mondes qui passent et de ces liens qui se dé-font, mais sans se donner les moyens de penser ce qui se configure : dés-arroi actuel de la sociologie ? Après avoir constitué il y a trente ans l'un des référents centraux de la pensée sociale et politique, la sociologie serait-elle cantonnée au regret nostalgique, ou condamnée pour survivre à développer des curiosités fragmentaires éparpillées¹ ?

Le dilemme ne nous paraît pas inéluctable. Il nous semble que les nouvelles configurations qui s'opèrent aujourd'hui au travers de la globalisation, marquées comme on le décrit par l'individuation, l'indétermination, le fonctionnement en multiréseau appellent à porter sur le social un nouveau regard. Cette mutation historique nous semble impliquer aussi une mutation théorique. La sociologie ne saurait être uniquement celle des liens forts et positifs.

¹ N'est-ce pas, sur ce dernier point, le constat qu'effectue le rapport Dubar, dans des conclusions valables bien au-delà de la seule Ile-de-France (C. Dubar, *La recherche sociologique en Ile-de-France : état des lieux, projet scientifique, propositions pour une « Maison internationale de la sociologie et des sciences sociales »*, Ministère délégué à la Recherche/CNRS SHS, décembre 2004).

Les formes très positives d'intelligibilité du social qui ont prévalu en sociologie jusqu'à ces dernières années, privilégiant dans le social le communautaire et ses formes charismatiques d'autorité, le collectif et ses formes d'organisation rationnelles, ou se centrant plus de nos jours, avec l'irruption du marché, dans toutes les sphères de la vie sociale autour de la transaction se sont certes avérées efficaces en leur temps pour rendre compte des développements de la société industrielle et de la structuration de la vie sociale. Mais en identifiant de façon par trop exclusive le social avec le communautaire et le collectif, et en privilégiant de ce fait les formes sociales fortes à base de mobilisation et d'engagement, les sociologues n'ont-ils pas contribué à occulter tout un pan des dynamiques sociales contemporaines au cœur de notre modernité ? Au-delà des formes de type communautaire ou collectif du lien social, ne convient-il pas de penser d'autres sortes de qualités du social, moins affirmées, plus banalement « communes » qui, dans leur latence même, restent fortement prégnantes et s'avèrent l'une des caractéristiques grandissantes de nos sociétés dites « postmodernes ». N'est-ce pas parce qu'il existe, « en creux » de la vie sociale qui s'affiche, des espaces d'indifférence ou de latence marqués par d'autres sceaux que ceux de la rationalité positive instituée, que certaines formes de vie sociale contemporaine peuvent continuer d'être supportables et supportées ?

Force des liens faibles, du latent, du ponctuel et de l'indéterminé pour rendre compte du multipositionnement contemporain ? C'est en tout cas la démarche que le présent ouvrage s'efforce de préciser et d'explorer.

Le livre se divise en deux parties, l'une plus théorique, l'autre plus appliquée.

La première partie comprend cinq chapitres. Elle procède à une mise en perspective des approches qui de la négativité du social (Simmel) à la force des réseaux faibles (Granovetter) jusqu'au commun ou à l'indifférence (Giraud) ont montré l'importance à donner aux liens faibles et à l'indéterminé dans

le regard à porter sur les sociétés. Elle s'interroge aussi sur la nouveauté de ce type de perspective ainsi que sur son actualité.

Les deux chapitres initiaux – Bernard Ganne pour le premier, Dietrich Hoss pour le second – visent ainsi à baliser le champ des philosophes et des sociologues qui, *via* Henri Bergson, Georg Simmel, ou Jürgen Habermas et l'École de Francfort, ont laissé place dans leur pensée au creux des choses, dans une conception dynamique qui d'ailleurs, ne s'avère pas si éloignée de certains aspects de la pensée notamment chinoise à propos de la place faite au « vide ». Les auteurs montrent l'intérêt de ces approches pour comprendre les transformations actuelles du lien social dans un monde postmoderne en voie de se globaliser. Anthropologue, Odile Journet-Diallo nous expose ensuite combien la métaphore du creux est au cœur de son travail de compréhension des autres sociétés : comme invitation à l'exploration de ce qui échappe à la formalisation et au verbal, mais surtout comme tension qui invite à questionner l'implicite de nos catégories conceptuelles, les formes en creux même de nos sociétés (chap. 3). Se focalisant plus précisément sur l'indifférence et l'envie, ces formes de lien social délaissées par les sciences sociales ou réduites à un plan moral ou individuel, Claude Giraud nous montre ensuite combien il s'agit là en fait de formes sociales aussi larges qu'importantes, constitutives de la société : et qui nous obligent donc à repenser, sous d'autres cadres que l'engagement, l'intérêt ou l'intégration, la forme contemporaine des relations sociales (chap. 4). Reste à savoir si ces perspectives rendent compte d'une réelle transformation sociale ou procèdent seulement d'un réajustement du regard du sociologue. C'est la question que traitera Bruno Milly, se demandant, à partir du champ de la sociologie du travail, si les nouvelles qualités du social entrevues constituent bien un nouveau phénomène ou ne résultent finalement que d'une rénovation du regard faisant suite à un certain aveuglement théorique (chap. 5).

Plus appliquée, la seconde partie de l'ouvrage, composée de six chapitres, vise à pointer sur des terrains précis la valeur heuristique des perspectives proposées.

Concernant la construction des territorialités, Yannick Sencébé montre combien il s'avère nécessaire, face aux approches très normées et très institutionnelles des territoires, d'adopter une posture plus attentive non seulement aux espaces délaissés et peu structurés ou, si l'on veut, aux « formes territoriales en creux » mais encore « aux creux de la présence aux lieux » : ne sont-ce pas les formes de présence/absence aux lieux de certains types de populations qui, en regard des formes classiques d'attachement au territoire, permettent aujourd'hui de comprendre les actuelles dynamiques territoriales ? Ou du détachement comme facteur de changement (chap. 6). Etudiant pour sa part une institution de l'Education nationale, à savoir une académie, Claude Giraud y voit là une bureaucratie atypique qui, coincée entre organisation, institution et marché, marginalise en fait ceux qui en paraissent le cœur, les enseignants, et s'avère avant tout productrice d'indifférence : ou de l'indifférence comme ciment social (chap. 7). Analysant le mode de fonctionnement de systèmes industriels localisés, Béatrice Maurines revient pour sa part sur la centralité des phénomènes de confiance qui scellent ces ensembles productifs. Mais ses observations montrent que la confiance constitue moins un acquis préliminaire indispensable et intangible qu'un processus continu de construction d'une incertitude entretenue et préservée : ou de l'incertitude comme facteur dynamique de cohésion sociale (chap. 8). Dans la même ligne, et toujours à propos du rôle de la confiance à l'intérieur même des entreprises cette fois, Philippe Bernoux note combien les systèmes d'organisation se doivent de laisser exister des zones de choix non programmés et non prédéterminés des acteurs, ou si l'on veut, des zones de latence et de creux, pour pouvoir fonctionner : ou du rôle primordial de l'indéterminé jusqu'au

cœur même des organisations (chap. 9). S'intéressant de son côté au champ du syndicalisme, Patrick Rozenblatt explique comment, loin de s'opposer, solidarité et individualité, formes autocratiques et formes démocratiques, constituent en fait un tout indissociable où l'institution puise sa dynamique : le lien fort s'avère indissociable du lien faible (chap. 10). Analysant le fonctionnement des « équipes-qualité » dans l'entreprise, Estelle Bonnet montre enfin comment « *c'est dans les creux et dans les formes de routines non réfléchies que prend corps le mouvement et le changement* » : ou de l'irréductible rôle du latent et de l'implicite, comme matrice et condition de l'action ou du changement (chap. 11).

Il est clair que l'on pourrait poursuivre, dans la mesure où il s'agit bien pour nous, au travers de ces perspectives, de déployer un nouveau regard reconsidérant et retraversant les différents champs du social. Les creux du social, l'indifférence, l'indéterminé, l'incertitude ou l'implicite ne constituent pas tant pour nous, on l'aura compris, des catégories permettant de penser ces forces cachées ou formes d'habitus, déjà bien étudiées en sociologie, qui agissent en quelque sorte l'individu à son insu, que d'approcher les formes de lien latentes et constitutives de ce que l'on pourrait appeler « l'être-là » du social, le « lien-là » ou le « simple commun », si l'on nous permet cette expression.

Ce qui ne signifie pas que ce « lien-là » ou ce commun ne soient pas aujourd'hui un mode d'être au social occupant une place grandissante dans nos sociétés se globalisant. En multipliant les occasions et les possibilités d'être au monde, l'ubiquité qui nous porte et nous emporte via les médias, internet et les nouveaux modes de communication tant réels que virtuels ne déploie-t-elle pas également, en redoublant les formes de présence/absence ou de distance aux choses et aux gens, de nécessaires formes d'indifférence, bien au-delà de celles impliquées dans les univers plus directement prégnants du communautaire ou du collectif ? N'est-ce pas par les creux qu'elles ménagent qu'il conviendrait de comparer les

dynamiques des diverses sociétés, tout autant que par les formes instituées qu'elles se donnent ?

Telles sont quelques-unes des pistes qu'entend indiquer le présent ouvrage.

Ce livre résulte d'un travail commun effectué dans le cadre de l'équipe CNRS du GLYSI-SAFA rattachée à l'université Lumière Lyon 2 au cours de ces dernières années. Les articles ont tous été écrits par des membres du laboratoire. Merci à tous les collègues qui ont contribué à faire aboutir ce projet. Merci également à Claude Giraud, responsable de l'unité jusqu'en 2000, pour la double contribution (théorique et appliquée) qu'il a accepté de nous livrer ainsi que pour la richesse des intuitions qu'il a, en son temps, initiées. Cet ouvrage n'aurait pu aboutir sans l'aide de Pascale Brun, le travail de mise en forme opéré par Hélène Kieffer et les corrections effectuées par Bruno Milly et Philippe Bernoux, par ailleurs tous les deux contributeurs du livre. Merci à tous, avec une mention toute particulière à l'adresse de Michel Baffray pour ses relectures tout aussi minutieuses qu'attentives.

Bernard Ganne
31 janvier 2005

PREMIÈRE PARTIE :

PERSPECTIVES THÉORIQUES

CHAPITRE 1

POUR UNE HEURISTIQUE DU LIEN FAIBLE, DES FORMES EN CREUX DU SOCIAL ET DU COMMUN DANS UN MONDE SE GLOBALISANT

Bernard Ganne

Directeur de recherche CNRS

GLYSI-SAFA

ISH Lyon, Université Lumière Lyon 2

Habitée par le doute de n'être pas toujours efficace immédiatement, taradée par le politique sur son utilité sociale, hantée en tout cas souvent par le souci d'intervenir de façon opérante dans le jeu social, la sociologie semble s'être fortement polarisée, notamment ces dernières décennies, sur ce que l'on pourrait appeler les formes de liens forts de la vie sociale. S'intéressant surtout aux structures, aux institutions et aux organisations assises et reconnues, elle semble avoir parfois quelque peu délaissé les formes de lien social plus faible, latentes, voire en attente, qui constituent pourtant aussi le soubassement de toute action et une dimension irréductible de toute société. L'hégémonie des approches en termes de domination ne favorisait certes guère la prise en considération de l'existence de formes de liens plus lâches ou de mondes plus discrets même si ont pu apparaître ici et là, et plus récemment, des approches concernant aussi bien les « gens de peu » (Sansot, 2000) que les « tout petits liens » (Laplantine, 2003) ou des analyses des formes banales et communes du lien social ou du rôle social de l'indifférence (Giraud, 2003).

On parle ainsi toujours en sociologie plutôt de « ce qui nous relie¹ », voire de ce qui nous engage (même si la figure du militant s'est quelque peu désagrégée depuis quelques années), avec toujours le risque d'ignorer ou de néantiser ces pans entiers de la vie qui constituent des poches de repli, de simples côtoiements, tous ces espaces hybrides mobiles et fuyants aux règles tacites qualifiés parfois « d'intermédiaires » – dans la mesure où on ne les conçoit que comme des sortes de non-états entre des formes structurées – et qui vont pourtant se multipliant aujourd'hui : espaces silencieux, poches inconscientes, qui garantissent seulement la co-existence, espaces bavards où, sous couleur de communiquer, la parole garantit en fait la tenue à distance (ainsi qu'on peut le voir par exemple dans les « chats » de l'internet), espaces d'indifférence qui ne sont pas sans toucher jusqu'aux institutions², etc.

Ce « positivisme » sociologique (qui, si l'on se réfère à Auguste Comte et à l'apparition de la « sociologie » comme science autonome, n'en constitue peut-être que son péché originel) ne serait sans doute que de peu d'importance s'il n'avait en fait comme conséquence théorique d'amener à ne penser le lien social que de façon tronquée ; avec comme résultat pratique aujourd'hui d'inciter à ne concevoir les évolutions sociales que sous le mode du manque et de la carence par rapport aux systèmes antérieurs. Après toute la période soixante-huitarde et post-soixante-huitarde où la sociologie s'est imposée comme le référent de la pensée sociale et politique, institutionnelle, collective et communautaire, voici qu'il ne semble plus possible de penser le monde social que sous la forme négative d'un monde se « défaisant³ » : « désagrégation », « déstructuration »,

¹ Cresal, 2000.

² Voir les travaux de Claude Giraud sur les rectorats : C. Giraud, B. Milly, 2003 ; et, chapitre 7, la contribution de C. Giraud dans le présent ouvrage.

³ Voir A. Touraine, F. Khosrokhavar, 2000 : « *Jusqu'à présent, les recherches récentes en sciences sociales se sont surtout cantonnées à la description des aspects négatifs de la déstructuration, de l'anomie, de la désagrégation du monde ouvrier et de la société salariale.* » (p.

« dissonances », « dérégulation », « désaffiliation » semblent ainsi les maître-mots des divers fonds de pensée fonctionnalistes, structuralistes voire interactionnistes, perspectives vite complétées de réflexions désabusées concernant « l'anomie » contemporaine, « l'individualisme » et la « perte du collectif » poussée parfois jusqu'au « trauma général » de la « perte du sens » les condensant tous.

Au-delà de ce qui pourrait apparaître comme le simple camouflage intellectuel d'un problème générationnel de non-acceptation du changement, la convergence de vues d'un tel florilège indique bien que de fortes mutations se sont produites sur toute l'échelle sociale et politique, que ce soit dans les déplacements affectant par exemple les rapports privés/publics ou la centralité de l'Etat, le sens du communautaire et de l'engagement, les formes de vie collective jusqu'aux transformations des institutions de base comme la famille, etc. Le social a perdu la place de référence centrale qu'il avait pu acquérir et les transformations sociales ne semblent plus s'avérer l'enjeu sociétal primordial : le langage même en est le signe qui, jusque dans les antagonismes sociaux, s'avère, comme le remarque Alain Touraine, de plus en plus « non-social » et, de fait, de plus en plus culturel⁴.

Ce qui nous importe ici est de souligner que, dans leur forme privative (dés-agrégation, dé-structuration, dés-affiliation ...), ces perspectives indiquent bien aussi les limites étroites dans lesquelles les mutations contemporaines semblent pensées : comme de simples envers de mondes qui se « dé »-font.

Banale difficulté générationnelle d'adaptation face à ce qui advient par refus de voir dans les transformations qui s'opèrent les nouvelles possibilités qui s'ouvrent (on ne voit pas pourquoi le monde de la pensée – fût-il celui de la sociologie – y dérogerait) ? Crispation sur les anciens modes

23). On peut évidemment extrapoler ces points aux divers domaines de la vie sociale.

⁴ *Ibid.* p. 23.

de pensée triomphants poussant à ne lire le monde présent qu'à l'aune inversée des paradigmes perdus ? Engoncée dans ses modèles de pensée et dans le corporatisme de ses champs d'investigation spécialisés, la sociologie peut aussi s'avérer réactionnaire, tout en s'affichant la plus ouverte et à la pointe de la réflexion...

Il est clair que si tout un univers collectif, lié en particulier à l'entreprise et au travail s'est bien en partie défait, touchant également nombre d'autres domaines et jusqu'au politique, on ne saurait comprendre aujourd'hui ce qui se noue à partir des anciennes perspectives évoquées, fussent-elles inversées. Plus largement, les jeunes générations ne sauraient pour leur part se satisfaire d'analyses tendant à rendre compte de leur vie sociale sous le seul mode de la « désaffiliation » et autres « désagrégations »... Elles vivent dans leur vie sociale autre chose, autrement. Et ce sont bien ces autres « qualités » du social qu'il convient aujourd'hui de comprendre, qualités qui nous semblent donc pour une part relever peut-être plus du « commun », c'est-à-dire de systèmes de liens sans doute non pérennes, plus fugaces et moins institutionnalisés, que dans les modèles sociaux antérieurs, collectifs ou communautaires, beaucoup plus positivement établis et institués⁵.

Que, pour mieux en cerner les contours, la lecture historico-sociologique éprouve le besoin de cerner ce qui advient sous la forme du manque est une chose, mais qui ne saurait suffire à prétendre rendre compte ainsi de la forme même des liens qui se tissent. D'autres possibles se libèrent, au moment où les institutions économiques, politiques et sociales semblent gagner en taille et en puissance à un niveau bientôt planétaire. Et si, comme l'écrit Touraine, le « *conflit qui apparaît* » ainsi semble de plus en plus ouvert, il est en même temps « *de plus en plus négociable, entre d'une part les exigences de la technologie, les formes d'emprise du pouvoir et de la domination, les problèmes du corps, et, d'autre part, une redécouverte, dans la vie publique et souvent, en son cœur, de l'autonomie, de la liberté, de la responsabilité des sujets* »

⁵ Voir sur ce sujet C. Giraud, 1999.

*individuels ou collectifs*⁶ ». Et les derniers ouvrages de François de Singly ne sont pas sans aller dans le même sens⁷. Nous nous trouvons ainsi moins dans un univers de « sous-systèmes » à façon de Max Weber que dans la « *création d'ensembles qui répondent à des logiques différentes* » et ouvrent de nouveaux champs.

Ne pas s'enfermer dans les lectures passées : « oser voir les nouveaux ensembles qui naissent », au-delà de ces ruptures morales et pratiques à opérer, il nous semble pour notre part nécessaire d'aller plus loin. Une réflexion sur le social nous semble devoir intégrer non seulement une réflexion sur les nouvelles « formes » de vie sociale, mais une transformation de perspective pour saisir ce que nous serions tenté d'appeler les « formes en creux » du social : ce qui ne va pas sans implications théoriques.

L'action sociale ne saurait en effet être pensée aujourd'hui seulement sous le mode du lien fort, de l'engagement ferme, ou de l'institutionnel structuré, tel qu'on a pu l'imaginer prévaloir dans les modèles sociaux communautaires ou collectifs hégémoniques jusqu'alors. Elle doit indissolublement être perçue, comme d'ailleurs toute action, dans les formes de latence, les espaces d'attentes ou de replis où elle s'abrite et se mûrit. À cet égard, l'indifférence, l'irrésolution, l'incertitude comme « l'a-puissance » d'agir⁸ sont bien des dimensions intégrantes de l'action sociale qu'il importe d'examiner, moins sous leurs aspects de manques que dans les creux qu'elles délimitent et où elles évoluent.

L'hypothèse, pour comprendre les mutations actuelles, pourrait même être de dire que ce sont ces formes plus latentes et non réfléchies du lien social, qui, dans la mondialisation qui s'instaure et face à l'hyperinstitutionnalisation et à l'hypperrationalisation qui

⁶ Voir A. Touraine, F. Khosrokhavar, *op. cit.*, pp. 32-33.

⁷ Voir F. de Singly, 2000 ; et F. de Singly, 2003.

⁸ Voir C. Giraud, *op. cit.*, pp. 105 suiv.

cherchent à s'imposer, tendent de fait aujourd'hui à se multiplier.

C'est parce qu'il existe, « en creux », de la vie sociale qui s'affiche, des espaces d'indifférence ou de latence marqués par d'autres sceaux que ceux de la rationalité positive instituée, que certaines formes de vie sociale contemporaine peuvent continuer d'être supportables et supportées. Cultiver l'incertitude, c'est ainsi une façon de se préserver, de se tenir en deçà ; plus positivement, ce peut être aussi une façon de saisir des opportunités limitées. En ce sens, les espaces de faibles liens, de côtoiement ou d'indifférence – constitutifs de la scène sociale comme le hors-champ de l'image, présent dans le creux de cette dernière et indissociable d'elle – peuvent occuper aujourd'hui une place déterminante (irait-on jusqu'à dire « structurelle » ?) dans la société contemporaine hyperationalisée.

Les creux du social comme nouvelle forme de lien social dans la mondialisation ?

Plus que morale et pratique, cette perspective nous paraît en fait renvoyer à un important problème épistémologique et théorique que nous aimerions précisément aborder ici :

- celui que l'on pourrait qualifier philosophiquement comme la difficulté à penser positivement la négativité, c'est-à-dire à percevoir le négatif autrement que sous le mode du manque ou de l'envers des choses, mais plutôt comme l'espace positif de l'indéterminé où se libère l'action ;
- celui, d'un point de vue sociologique, de penser l'action dans sa dimension intégralement dialectique, soit comme un tout à prendre en compte de façon globale, non seulement au niveau de la positivité visible (créatrice) de ses résultats érigés en structures, institutions, etc., mais indissolublement dans ses formes irrésolues, dans ses dimensions de latence et dans l'indétermination des creux où elle s'abrite et prend forme pour s'accomplir.

Redonner corps, si l'on ose dire, à la négativité et retrouver ainsi la dialectique profonde de l'action, nous semble aujourd'hui une condition essentielle pour penser les changements qui adviennent sous un autre mode que celui de la dérégulation.

Reste certes à partir de là à trouver les concepts permettant de concrétiser ces orientations en sociologie. Il nous semble à cet égard que, outre les perspectives que l'on peut trouver dans la tradition sociologique, les approches récemment développées autour du « commun » et des « qualités du social » par Claude Giraud constituent un premier pas important pour opérationnaliser ces perspectives. Le lien social peut être fort comme dans les systèmes collectifs et communautaires ; il peut avoir pour qualité de n'être que banal et « commun », ce qui ouvre d'un coup à l'analyse des aires d'investigations insoupçonnées que nous entendons précisément développer dans le laboratoire de recherche du GLYSI-SAFA.

Essayons d'esquisser les chemins permettant de fonder cet itinéraire, qui n'est pas sans reprendre certaines voies qui avaient pu être explorées antérieurement dans la pensée tant philosophique que sociologique et même orientale, sur les façons de penser le monde et l'action.

1. La dynamique du négatif : bref retour philosophique

En suivant des démarches très différentes, Georg Friedrich Hegel aussi bien que Henri Bergson nous semblent avoir chacun tenté de penser le rôle essentiel de la négativité, non comme envers des choses mais dans son caractère de dynamique indissoluble de la positivité.

Il s'agit évidemment moins ici de s'adonner à la tâche impossible de reprendre les perspectives hégéliennes que de revigorer, à partir de certaines relectures récentes de cet

auteur, certains points utiles permettant de fonder nos perspectives.

En fait, comme l'a souligné Gwendoline Jarczyk⁹, la lecture que Hegel fait du négatif consiste moins à positionner ce dernier face au positif, qu'à ne pas séparer la pensée de l'être et du néant, du positif et du négatif, et donc à les considérer indissolublement comme liés, ce qui permet précisément de retrouver la plénitude du négatif, hors de tout dualisme : en ce sens, nier n'est pas « ôter, supprimer, effacer » ; et ce qu'il convient de comprendre c'est bien que « *l'œuvre du négatif est coextensive à tout ce qui est*¹⁰ ». Constituant ce par quoi l'être est absolument médiatisé puisque, selon une citation à laquelle on résume souvent la pensée hégélienne, la « *vérité, ce n'est ni l'être ni le néant, mais le fait que l'être – non point passe – mais est passé en néant et le néant en être*¹¹ », le négatif est « mouvement » et, dans son indétermination, le « nerf » même du devenir : « *c'est dans et par la totalité toujours-déjà-là et jamais-encore-là que le mouvement est relancé dans l'instant même où il peut être dit en repos*¹² ». Telle est l'objectivité de la négation, saisie dans ce qui fait son « épaisseur propre¹³ » et sa dynamique, comme « âme » de l'action et « du procès logique¹⁴ ». Un peu comme dans l'acte d'écrire, « l'oubli » tracte « l'écrit », dont il s'avère à la fois distinct, puisque plus large, et indissoluble : « *On écrit tout le temps, on a une sorte de logement en soi, l'ombre, où tout va, où l'intégralité du vécu s'amasse, s'entasse. Il représente la matière première de l'écrit, la mine de tout écrit. Cet « oubli », c'est l'écrit non écrit : c'est l'écrit même*¹⁵ ».

Pour Marguerite Duras – habitée sous le mode poétique, selon Jarczyk, des mêmes perceptions que le philosophe allemand – « l'oubli » n'est ainsi pas l'envers de « l'écrit »,

⁹ G. Jarczyk, 1999.

¹⁰ *Ibid.* p. 13.

¹¹ *Ibid.* p. 14.

¹² *Ibid.* p. 20.

¹³ *Ibid.* p. 14.

¹⁴ *Ibid.* p. 21.

¹⁵ Marguerite Duras, citée par G. Jarczyk en exergue de la première partie de son ouvrage, « Onto-logie du négatif », (*op. cit.*, p. 25).

mais sa condition même, puisque procédant du même être et du même mouvement, et qu'il l'englobe.

Perception que Bergson traduira, dans son effort pour échapper aux seules catégories de pensée inversée dans lesquelles il voit la source de tous les « faux problèmes », par le fait qu' « *il n'y a pas moins, mais plus, dans l'idée de non-être que dans celle d'être : dans le désordre, que dans l'ordre : dans le possible que dans le réel*¹⁶ ». Il y a plus, parce que « *l'idée de non-être comporte l'idée d'être, plus une opération de négation généralisée, parce que l'idée de désordre comprend l'idée d'ordre et sa négation, et parce que le possible n'est que le réel, avec en plus un acte de l'esprit qui en rejette l'image dans le passé une fois qu'il s'est produit* ». L'erreur, le « faux problème », c'est en fait de s'enfermer dans un monde où « l'être, l'ordre et l'existant » seraient censés « *se précéder ou précéder l'acte créateur qui les constitue en rétrojetant une image d'eux-mêmes dans une possibilité, un désordre, un non-être supposés primordiaux*¹⁷ ». C'est cette démarche qui maintient la pensée dans un registre instrumental « *où le vrai et le faux [...] ne commencent qu'avec des solutions et ne concernent que des solutions* », bloquant la pensée du possible sur des éléments préformés dont tout serait censé sortir par simple « *réalisation* »¹⁸ : ce qui coupe de la saisie de toute nouveauté de l'existant.

Penser de façon large la négativité : la penser autrement que sous la forme du seul envers des choses positives. Plus directement inscrite dans le champ sociologique, la pensée de Georg Simmel n'est pas si éloignée.

2. Simmel et la négativité des comportements collectifs

Il conviendrait certes de réinventorier les formes de traitement de la négativité développées dans les diverses

¹⁶ G. Deleuze, 1966, p. 6.

¹⁷ *Ibid.* p. 7.

¹⁸ *Ibid.* p. 9.

sociologies. Dans ce bref aperçu, nous nous en tiendrons pour l'instant à Simmel, qui, au niveau des maîtres fondateurs de la discipline, fut sans doute celui qui prit le plus en compte la « *négativité des comportements collectifs*¹⁹ ».

S'intéressant dans le social beaucoup plus aux processus qu'aux états et considérant que la société est avant tout un devenir²⁰, Simmel considère que l'essence même du lien social est cette tension perpétuelle où association et dissociation, répulsion et attraction, cohésion et dispersion jouent de façon indissoluble. Dépassant la pensée sociale ambiante de l'époque, polarisée « *sur les socialisations massives, cristallisées dans de grandes formes sociales* » instituées (l'Etat, les classes sociales, les Eglises...) ²¹ qui tendent en fait à classer certains phénomènes sociaux comme la pauvreté ou le conflit comme de simples insuffisances de la société ou comme autant d'accrocs à réparer, l'intérêt de l'approche simmélienne est bien d'avoir réinscrit ces phénomènes non comme quelques éléments de manques ou de désordres externes à la société, à fuir ou à réduire comme tels, mais bien comme partie intégrante du fonctionnement social lui-même. On connaît l'aphorisme : sociologiquement parlant, « *on est pauvre quand on est secouru* » c'est-à-dire quand, en fait, des institutions sociales créent et fonctionnent selon cette catégorie²²...

Sous cet aspect, négatif et positif sont indissociables et l'essence paradoxale du social est précisément que sociation et dissociation se trouvent toujours liées, le plein qui associe, ordonne et organise (et que Simmel caractérise au travers de la métaphore du « pont » qui canalise) se trouvant indissociable du creux, espace libre du dissocié et du non ordonné (que Simmel caractérise – à l'opposé du « pont » – comme la « porte » qui ouvre et libère).

¹⁹ G. Simmel, (1908), 1999, p. 471.

²⁰ P. Watier, 1992, p. 232.

²¹ *Ibid.*

²² Voir G. Simmel, *op. cit.*, p. 490.

Et Simmel d'aller encore plus loin. C'est même le négatif qui forme l'essence des comportements collectifs, et qui fournit son « unité » à une société, une nation, une religion, ces cercles larges de socialité se définissant finalement beaucoup plus au travers de ce qu'ils interdisent que de ce qu'ils prônent (voir notamment le chapitre « Excursus sur la négativité des comportements collectifs »)²³.

Ce qui, entre formes fortes d'adhésion positives à des valeurs et à des formes sociales basées sur la seule interdiction laisse tout le champ libre à l'investigation des diverses sociabilités intermédiaires pouvant être comprises comme autant de formes de qualité du social²⁴.

Au-delà de Simmel, il conviendra de réexaminer comment les différents courants sociologiques ont pu à leur tour chercher à rendre compte de l'importance de ces formes faibles ou en négatif du lien social, courant bien illustré par exemple en Allemagne par Theodor Adorno et sa « dialectique du négatif » ou plus récemment, et de façon plus fonctionnaliste, par Mark Granovetter, soulignant que, dans le jeu social, ce sont les formes de relations faibles – et notamment les réseaux – qui font lien et permettent le changement, au contraire des grosses entités, engoncées dans la rigidité de leurs structures²⁵.

Nous reprendrons pour notre part ces perspectives ultérieurement.

Elargissons encore le champ de notre investigation avec un troisième type d'approche qui, bien que venant d'ailleurs, nous semble permettre d'alimenter les mêmes perspectives.

Car le négatif, comme le creux est précisément aussi ce qui permet l'action, ainsi que semble l'avoir particulièrement bien perçu la pensée orientale.

²³ Voir G. Simmel, *ibid.*, pp. 471 suiv.

²⁴ Voir chapitre 4, la contribution de Claude Giraud dans le présent ouvrage.

²⁵ Voir chapitre 2, l'analyse de David Hoss dans le présent ouvrage.

3. Le vide et l'attente dans la conception chinoise de l'action : la dynamique du creux

Comparant dans son *Traité de l'efficacité* les pensées orientales et occidentales, François Jullien²⁶ montre en fait combien la pensée chinoise de l'action fait place au négatif et au creux, basant son efficacité sur le fait de laisser advenir les choses pour rendre des situations inéluctables, au lieu de tout bousculer pour leur imposer un ordre externe.

« *La tradition européenne pense l'efficacité à partir de l'abstraction de formes idéales, édifiées en modèles qu'on projetterait sur le monde et que la volonté se fixerait comme but de réaliser* », résume ainsi Benoît Heilbrunn²⁷. Viser une fin, c'est donc mobiliser des moyens pour atteindre cette fin, en travaillant sur ce segment de réalité précisément découpé. « *Cette tradition est celle du plan dressé d'avance et de l'héroïsme de l'action, celle des moyens et des fins ou du rapport théorie-pratique.* »

Il s'agit moins d'adopter un comportement déduit des grands principes philosophiques, que d'adopter une posture pragmatique plus globalement stratégique qui laisse être les divers possibles en jouant en quelque sorte au fur et à mesure sur eux pour que l'effet se produise et soit inéluctable. « En Chine, la conception de l'efficacité apprend à laisser advenir l'effet : non pas à le viser (directement) » – en négligeant ou écrasant tout le contexte – « *mais à l'impliquer (comme conséquence) : c'est-à-dire, non pas à le chercher, mais à le recueillir, à le laisser advenir* ». Ainsi, la conception chinoise de l'effectivité implique que celle-ci ne peut être visée comme un but, en fonction d'un plan déterminé d'avance ou d'après un modèle, mais qu'elle procède indirectement, à titre de conséquence. Dans le modèle d'action occidental, triompher d'un ennemi ou d'une difficulté, c'est l'écraser ou le supprimer ; dans le système d'action chinois, c'est rendre la situation inéluctable,

²⁶ F. Jullien, 1997.

²⁷ B. Heilbrunn, 2000.

le bloquer de toutes parts pour qu'il ne puisse, du fait de la force des choses et du contexte, plus nuire.

A une philosophie de l'action positive et de l'application, ordonnant une démarche et dictant un comportement, s'oppose ainsi une conception de l'exploitation, mettant à profit à chaque fois le potentiel – et donc les latences – impliqués dans une situation donnée.

En ce sens, le « ne pas agir » peut-être tout à fait efficient, face à des logiques activistes qui s'épuisent à vouloir directement modeler le monde en ne jouant que sur quelques registres d'action très raisonnés et très étroitement fonctionnels.

La perspective ici sera moins pour nous de comparer ces formes d'efficience, que de voir en quoi cela renvoie à toute une conception du politique, du social, et du latent dans le social.

L'intérêt de ce type d'approche pour la sociologie nous semble être ici de penser l'acteur, non sous le mode individuel isolé, mais comme toujours et indissolublement situé socialement, face à, ou plutôt dans un environnement fait d'éléments qui peuvent être forts ou faibles, en latence, autant de points qui constituent la réalité des choses à exploiter et peuvent être utiles ou mobilisables pour intervenir : jouer en quelque sorte des « vides médians » comme l'écrit François Cheng, puisque l'on sait que dans l'optique chinoise, le vide n'est pas quelque chose de vague ou d'inexistant, mais un élément éminemment dynamique et agissant : « lié à l'idée du principe d'alternance », ne constitue-t-il pas le lieu par excellence où s'opèrent les transformations en introduisant dans un système donné discontinuité et réversibilité²⁸ ? Hegel et Bergson ne sont pas si loin.

C'est dans le creux des choses que prend corps le mouvement et le changement.

²⁸ Voir F. Cheng, 1991, p. 45.